

« Marais raconte toujours avec exactitude.
Sa mémoire du détail vient de ce qu'il a vécu intensément
les minutes dont il garde le souvenir. »

Jean COCTEAU

« Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité. »

Jean COCTEAU

1

A Montargis, Jean Cocteau écrivait *Les Parents terribles*. Max Jacob nous y rendit visite. Il fit mon horoscope : « Vous êtes Lorenzaccio, prenez garde à ne pas tuer », écrivait-il; et « prenez garde à ne pas tuer » était souligné deux fois au crayon bleu.

A l'époque, je crus qu'il voulait parler d'emploi théâtral. Plus tard, je me suis rendu compte qu'il avait vu juste. J'étais un Lorenzaccio, et le crayon bleu me sauva d'un meurtre.

Au moment où ce poète me découvrait « Lorenzaccio », je ne l'étais que depuis peu. Pourtant, dès l'adolescence, je m'y étais inconsciemment préparé. Je suivais une ligne qui n'était pas la mienne. Une force incoercible me commandait, que je mettais sur le compte de la coquetterie. Par un besoin de plaire, je cherchais à cacher mes défauts et à maîtriser mes réflexes. Comment y suis-je parvenu? Il m'est difficile aujourd'hui de l'expliquer. J'ai tellement recouvert le « monstre » de qualités volées de droite et de gauche qu'il semble endormi, mort parfois. Je le regarderai dans ses yeux qui sont les miens.

Il y a quelques années, les Éditions de Paris m'avaient demandé d'écrire des souvenirs. J'avais objecté que j'étais trop jeune et que je ne savais pas écrire. Si un livre, *Mes quatre vérités*, a été écrit, signé Jean Marais, il faut retourner le volume pour lire au dos de la couverture : « J'ai aidé Jean Marais à mettre en ordre et en forme ces confidences qu'un tiers avait recueillies. J'ai donc fait très peu pour mettre mon nom sous le titre à côté du sien. J'y ai appris à aimer Jean Marais, à l'admirer plus encore : sa pureté, son zèle, son désir de faire le bien plus que de plaire... Un journal distingué a parlé ironiquement de mon travail. Il répondait par là à certaines critiques que j'avais adressées dans *Combat* au grand écrivain chrétien qui l'anime. Je ne vois pas le rapport. Mais puisqu'on l'a fait, je demande quel cœur est plus près de Dieu, de ce grand homme ou de Jean Marais? »

C'était signé Maurice Clavel, que j'aime et que j'admire.

Les situations fausses, le mensonge remontent bien avant ma naissance : Louise Schnell, ma grand-mère, venait d'Alsace. Elle avait de nombreux frères, de nombreuses sœurs. De ses sœurs, je n'en ai connu que trois : Eugénie, Madeleine et Joséphine.

Louise épousa Modeste Vassord, vint à Paris et eut trois enfants : Albert, Madeleine et Marie-Aline.

Modeste était joueur. L'argent se volatilisait.

Joséphine épousa Henri Bezon. Homme charmant, travailleur, honnête, il devint bientôt le directeur de la compagnie d'assurances où il travaillait, La Providence. Le ménage n'avait pas d'enfant. Joséphine et Henri élevèrent Marie-Aline, la plus jeune des enfants de Louise. Marie-Aline devint Henriette, et bientôt M^{lle} Vassord devint M^{lle} Bezon : les situations fausses commençaient.

La fausse Henriette Bezon épousa Alfred Villain-Marais qui se faisait appeler Alfred Marais. Alfred était étudiant vétérinaire. Henriette était dans un couvent; elle voulait se faire religieuse. Henri Bezon la poussa au mariage. Il mourut, quelque temps après, du diabète. Alfred emmena Henriette à Cherbourg où il s'établissait. Tante Joséphine les y suivit. Henriette eut trois enfants : Henri, né en 1909, Madeleine en 1911, et moi, Jean, en 1913, le 11 décembre.

Situation fausse : ma mère refusa de me voir. Madeleine, sa fille, venait de mourir quelques jours auparavant; elle en voulait une autre. J'étais un mensonge; il fallait que je disparaisse.

Louise, ma grand-mère, avait quitté son mari pour venir rejoindre sa sœur et sa fille.

J'ai peu de souvenirs de Cherbourg. Je me souviens d'une grande maison un peu triste, de murs tapissés d'un papier qui imitait le cuir de Cordoue, d'une forge... Attenante à cette maison, il y avait en effet celle d'un forgeron, avec une cour où nous jouions, mon frère et moi. Je sens encore l'odeur de la corne brûlée. Dans ma mémoire, il y a un cheval à bascule, une voiture automobile pour enfant, cadeau de parrain Eugène (ce n'était pas mon vrai parrain, le vrai était mon frère). Devant la maison, la place d'Yvette, immense à mes yeux d'enfant (elle nous était interdite), la montagne du Roule, petite colline grise à laquelle je prêtai tout le mystère que je souhaitais. Mon souvenir se décore aussi de tessons de bouteilles sur une pauvre plage, de mon costume de velours bleu marine à col d'Irlande, avec tout le cérémonial qui l'accompagnait : mes cheveux roussis au fer, mes brûlures aux oreilles, le stick que je laissais tomber tous les deux mètres... Et comment oublier les réprimandes de ma mère, qui m'emmenait voir Pearl White au cinématographe?

De tout cela, sans nul doute, est née ma vocation. J'étais amoureux de Pearl White, blonde sans reproche. Je rêvais de faire le même métier

qu'elle. Mes nombreuses poupées que j'appelais Pearl White me servaient de partenaires comme mes soldats de plomb pour jouer *Les Mystères de New York*, que je réinventais aux dimensions de ma chambre d'enfant.

Pour Cherbourg, ma mère était « la Parisienne ». Son maquillage, si léger fût-il, choquait. Ses robes à la dernière mode, ses talons hauts, ses parfums – et même les bains qu'elle donnait à ses enfants –, scandalisaient. Ce ne sont pas là, certes, mes propres souvenirs, mais ceux que ma mère nous racontait, à mon frère et à moi.

Entre 1914 et 1918, j'eus toutes les maladies qu'un enfant peut attraper : coqueluche, rougeole, scarlatine, abcès aux oreilles, bronchite, et la grippe espagnole par-dessus le marché. On appelait cette grippe « espagnole » pour ne pas prononcer le mot de *peste* qui aurait affolé la population. Les médecins m'avaient condamné : on plaçait un miroir devant mes lèvres pour voir si je respirais encore. Ma mère exigea une certaine piqûre. « Ça le tuerait », dit le médecin. « Puisqu'il doit mourir de toute façon, répondit ma mère, je ferai cette piqûre moi-même. » Elle réclama l'ordonnance, que le médecin donna, et ma mère me fit la piqûre. Elle avait pris ses responsabilités. De 41, la fièvre tomba à 36. « Je l'ai tué », dit ma mère en larmes. « Vous l'avez sauvé », dit le médecin.

Je raconte cet épisode pour expliquer le caractère de ma mère. Cette femme avait une passion pour ses deux enfants.

Elle m'a raconté aussi un voyage infernal qu'elle fit avec moi de Cherbourg au Havre pour consulter un spécialiste, lorsque j'avais des abcès aux oreilles. C'était la guerre, et se procurer une voiture était presque une gageure.

Ma mère était à la fois sévère et juste, douce et rude, enjouée et grave, élégante et belle, plus belle que Pearl White. Quant à mon père, je le connus peu puisqu'il partit à la guerre en 1914. A son retour, j'avais cinq ans. Lorsqu'il est revenu, j'étais, paraît-il, à ce que m'a raconté ma mère, à cheval sur un saint-bernard. « Ton père a voulu t'en faire descendre, et tu as dit : “ Qu'est-ce que c'est que ce grand idiot qui vient m'embêter ? ” Il t'a giflé. Alors j'ai décidé de partir avec toi et ton frère Henri. J'ai emmené avec nous ma tante et ta grand-mère. »

Le jour du départ, ma mère avait voulu donner de l'éclat à la rupture. Elle illumina toute la maison. Le drame fut pour moi un Opéra en fête. La féerie se poursuivit dans un wagon-salon qui roulait vers Paris.

Un faux oncle, mon faux parrain, était commissaire spécial à la gare maritime de Cherbourg; il nous faisait voyager gratuitement dans ce décor qui n'existe plus, je crois, que pour les présidents de la République. Mon faux oncle s'occupait des voyages présidentiels. Nous étions

tous réunis : ma mère, ma grand-mère, ma grand-tante, mon frère et moi.

Cela finit pour moi dans une loge de concierge. M^{me} Boulmier, la concierge, était une amie de Berthe Collot, et Berthe Collot était une amie de ma mère – amie et son souffre-douleur. Maman, ma grand-mère et tante Joséphine s'étaient installées à l'hôtel en attendant de trouver une maison. On nous avait confiés, mon frère et moi, à l'amie Berthe qui, n'ayant pas assez de place pour nous deux, me prêta à la concierge. J'y suis resté le temps de devenir son ami, celui de son chien Gamin, et de m'éprendre de sa fille Fernande qui avait neuf ans de plus que moi. Je décidai que je deviendrais son mari et je lui suis resté fidèle jusqu'à quinze ans. J'avais oublié Robert, du même âge qu'elle; leurs fiançailles avaient l'air plus sérieuses que les miennes, et cela me rendait furieux. « Tant pis, me disais-je pour me consoler, j'épouserai maman. »

Ma mère venait me voir. Ces braves gens la recevaient avec autant de chaleur et d'égards que Marie-Antoinette aurait été reçue par des paysans royalistes, pendant la fuite à Varennes.

Mon admiration et mon amour pour ma mère augmentaient chaque jour. C'était aussi fierté et orgueil de ma part : rien ne me semblait plus beau, plus merveilleux que cet être brillant, parfumé. Ma mère était tendre. J'aimais me réfugier dans ses bras, baiser la base de son cou blanc dont le parfum mélangé à celui de sa poudre me bouleversait. J'aimais aussi à étreindre le bas de sa robe d'où pointaient de petits pieds chaussés de cuir assorti au tissu du vêtement.

Lorsqu'elle s'en allait, tout sombrait. Même Fernande ne pouvait me faire sourire.

Enfin, ma mère vint me chercher définitivement. Quitter Fernande, M^{me} Boulmier, Berthe et son fils Robert, provoqua une crise de larmes. Mais je partais avec maman, au bras de maman, en taxi! Mes larmes furent vite séchées. Nous allions prendre le train. C'était l'aventure!

2

Ma mère avait loué au Vésinet une affreuse maison en meulière (je disais « en molière »...) dont la tourelle me transportait. Dans le jardin, un bassin de trois mètres, entouré de faux rochers, me semblait immense comme la mer. Un château! Nous habitions un château. Ma mère était princesse, peut-être la fiancée de Dieu. La vie s'organisait. Les deux aïeules se partageaient le travail. Pas de serviteur. Étrange pour le château de Dieu. Tante Joséphine s'occupait du rez-de-chaussée, de la lessive, du déjeuner, du marché et d'Henri, mon frère; ma grand-mère, du premier et du second étage, du dîner, du repassage, de la couture et de moi.

De cinq à sept heures, elles jouaient au jacquet. Le jacquet, pour moi, c'était le signal que je n'aurais plus longtemps à attendre le retour de ma mère. Je vivais dans cette attente, tout en jouant comme les autres enfants. Mais, de cinq à sept, mes jeux étaient un peu différents : caché sous le grand tapis de la table de la salle à manger, ou, l'hiver, accroupi devant la salamandre, je m'enfermais dans un monde où j'avais, seul, le droit de pénétrer : j'y retrouvais des amis et des ennemis que j'étais seul à connaître. Alors, je restais immobile jusqu'au moment où j'avais l'impression que mon corps s'amincissait à tel point que si j'avais fait l'effort de remuer et de prendre mon poignet entre mon pouce et mon index, mes deux doigts se seraient touchés à travers ma chair. Sensation à la fois douloureuse et euphorique. En même temps, j'entendais, j'épiais la conversation du jacquet. Je devinais une sorte d'inquiétude au sujet de ma mère, et cette inquiétude me pénétrait. Je n'essayais pas de la chasser, bien au contraire. Je la supportais jusqu'à ce qu'elle devint presque intolérable. Sous le tapis de la table, je pleurais et m'observais pleurer, et je goûtais avec une sorte de plaisir le sel de mes larmes.

Ma mère arrivait. J'entendais : « Tu es en retard! Nous étions inquiètes. Pourquoi nous fais-tu des peurs pareilles? » Et je sortais de mon tapis.

C'était une joie sans pareille, une fête, et chaque soir au retour de ma mère, je l'embrassais comme si, telle Pearl White dans *Les Mystères de New York*, elle était passée par mille dangers, avait franchi d'insurmontables obstacles pour nous rejoindre.

Chargée de paquets, ma mère faisait de ses retours un Noël quotidien. Quelquefois, on nous permettait, à mon frère et à moi, d'ouvrir les colis. Quel éblouissement! Des desserts, des primeurs, des vêtements pour nous et nos deux gentilles vieilles. Il y avait encore d'autres choses que ma mère emportait dans sa chambre bleue. Tout était bleu dans la chambre de ma mère : rideaux, fauteuils, tapis, dessus de lit, tentures, etc. Décor bleu pour meubles 1900 faux Louis XV.

Maman redescendait pour le dîner. Ma princesse ressemblait à Cendrillon avant le bal : vieux peignoir troué, délavé, raccommodé de pièces disparates. Le repas, excellent, se composait généralement d'un plat et de nombreux desserts.

« J'ai vu Eugène; je lui ai dit qu'il devait bien cela aux enfants... » (Eugène, mon faux parrain). Cette phrase est toujours restée dans ma mémoire. Ma mère racontait sa journée ou ce qu'elle pouvait en dire : « A la poste : " C'est malhonnête! " – " Vous dites? " Le receveur sort sa tête du guichet et répète : " Malhonnête! " Je l'ai giflé. Cela a fini au commissariat; Eugène a tout arrangé. »

Ou bien encore : « J'allais rater mon train, je courais, je me cogne à un homme qui me crie : " Sale grue! " J'ai répondu : " Grue peut-être, mais pas sale. " »

– Maman, qu'est-ce qu'une grue? »

Maman m'explique : « C'est un oiseau très beau, très élégant. »
– « Oh! ben, alors, t'aurais dû être contente! »

Mon grand bonheur était de dormir dans le lit de maman, comme tous les enfants j'imagine. Je crois qu'elle aussi en était heureuse. Elle m'y acceptait souvent, mais ce que j'aimais surtout, c'était le droit à la salle de bains, le matin avant son départ.

Cette salle de bains était sans pareille. Elle se situait en face de la chambre bleue, de l'autre côté du couloir qui menait à la chambre de ma tante, au-dessus du petit bureau qui nous servait quelquefois pour l'étude, mais surtout de remise à jouets. Elle donnait sur l'arrière du jardin par une seule fenêtre qu'on avait du mal à atteindre tant la pièce était encombrée. Un grand meuble du XIX^e, genre commode de toilette, prenait beaucoup de place. Dans ses tiroirs : des boîtes de fer, des cartons remplis de voilettes, de chiffons, de pierres ponce, d'épingles à cheveux, de ficelles de toutes sortes, de toutes les couleurs et de toutes les tailles, des journaux qui servaient à éprouver la chaleur des fers à friser, des fers à friser de toutes les dimensions, des bonnets de bain, et mille autres choses, rimmel, poudres, etc. En outre, elle était surchargée

d'objets hétéroclites : cuvette dépareillée de son broc cassé, porte-savon de tous les styles avec des savons de couleurs et de marques différentes, bâtons de rouge à lèvres, verres à dents, brosses par dizaines, utilisables ou inutilisables, brosses à cheveux neuves, vieilles ou jaunies, etc.

Au milieu de la pièce, une table à pétrole ronde dégageait une odeur fascinante : des bouillottes d'eau chaude y gardaient leur chaleur; des casseroles blanches de calcaire attendaient d'être employées; un réchaud à gaz sur une étagère de bois était chargé d'autres fers à friser. Il y avait aussi une baignoire grise sans revêtement; un linoléum, à terre, cassé, percé. Sur les murs sans ton, d'innombrables punaises soutenaient des ficelles auxquelles étaient accrochées des serviettes désassorties. Tout ce bric-à-brac répandait une odeur indéfinissable — mélange de gaz de pétrole, de papier brûlé, de poudre, de cheveux roussis, et de parfum de Guerlain. Oui, j'oubliais les parfums, de toutes les marques, de toutes les tailles. J'oubliais encore de grandes étagères sur lesquelles étaient cloués de vieux rideaux destinés à dissimuler des peignoirs de bain sans couleur.

Assis sous ces rideaux, à même le pauvre linoléum, j'assistais à la métamorphose.

Grand privilège qui me remplissait d'une joie étrange! Le maquillage terminé, la coiffure faite, c'était le moment où ma mère choisissait ses bijoux. Elle devenait idole, et je rêvais d'accrocher moi-même les boucles d'oreilles, les colliers, les bracelets, de lui mettre ses bagues. On me permettait quelquefois de suggérer la robe, et j'étais très heureux, très fier quand mon choix était accepté. Enfin venait le tour du chapeau, de la voilette, des gants.

Cette salle de bains sordide devenait la grotte cachée de quelque fée alchimiste, un laboratoire nécessaire à la création, à la beauté. Cendrillon était prête pour le bal. Je l'accompagnais jusqu'à la grille du jardin. Chaque départ me bouleversait. Elle allait prendre son train à la gare du Pecq, situation fautive jusque dans les petits détails de notre vie puisque nous demeurions au Vésinet.

Parfois maman nous emmenait, le jeudi généralement. Tout était joie : le voyage en train de banlieue, la gare Saint-Lazare, les taxis, le cinéma surtout!

Mes films favoris étaient des films d'épouvante ou héroïques; mes acteurs : Pearl White, Douglas Fairbanks, Mary Pickford, Nita Naldi. Pourtant, mon vrai bonheur était de rester au côté de ma mère, heureux et fier des regards, des têtes retournées sur son passage — et pas un seul instant jaloux.

Souvent, nous allions voir mon faux parrain dans son bureau de la gare Saint-Lazare où il était à présent commissaire spécial.

Parfois, nos visites n'avaient aucun objet précis; mais d'autres fois elles avaient un caractère forcé; on nous amenait de force au commissariat, par exemple, lorsque mon héroïne avait voyagé sans billet ou refusé de le donner, sous le simple prétexte que le contrôleur ne portait pas de gants blancs; ou bien parce que ma mère avait giflé quelque pauvre gars, si malchanceux qu'il devait encore lui faire des excuses devant le commissaire.

Mon frère ne savait plus où se mettre tant il était gêné. Moi, j'exultais. Maman semblait avoir tous les droits; elle ne ressemblait à aucune autre mère. Pourquoi? Parce que ma mère était l'amie de Dieu, peut-être sa femme, peut-être sa mère... Sa mère..., — mais alors j'étais peut-être, oui, j'étais peut-être Dieu. Sinon pourquoi serais-je moi?

Je m'imaginai entrant dans un cinéma un jour de semaine et non pas un jeudi; il devait n'y avoir personne puisqu'on ne m'attendait pas; je giffais un receveur d'autobus, en pensée et, à mes yeux d'enfant se croyant Dieu, que pouvait-il lui arriver d'autre que de voir le receveur d'autobus tomber en cendres?

« Si tu étais Dieu, tu le saurais, me disais-je. Non, tu as voulu passer de longues vacances en vivant la vie d'un homme et tu as donné des ordres, personne ne doit te le dire. C'est le jeu de Dieu; je m'amuse à être un enfant d'homme. La date de mon retour doit être décidée à l'avance. »

On me mit externe à l'école chrétienne du Vésinet, mon frère au collège de Saint-Germain-en-Laye. Tante Joséphine, très pratiquante, intrigua. Je devins enfant de chœur. J'étais le plus jeune, les cheveux coupés à la Jeanne d'Arc. De cet emploi j'aimais surtout le costume, mais je trouvais étrange d'être le serviteur du prêtre qui me servait sans s'en douter puisque j'étais Dieu.

Je compris bientôt que j'étais déjà venu sur la terre une fois. Pas étonnant que j'aie voulu finir ma première vie par un drame. Cette fois encore, je préfère les histoires qui finissent mal et les films d'épouvante.

A la maison, mes parents n'aimaient pas que je reçoive des garçons de mon âge. Les visites de mon faux parrain Eugène s'espaçaient de plus en plus. En revanche, venait de temps en temps une autre personne, un faux oncle, lui, Jacques de Balensi. Grand, brun, élégant, il se disait cousin de Saint-Granier. Si l'on demandait ce qu'il faisait, il répondait, à la manière de ma mère : « Des affaires. » Nuance : lorsqu'il venait, je n'avais pas droit à la chambre bleue.

Berthe Collot aussi venait avec son fils et Fernande Boulmier, ma fiancée de la porte des Lilas. Nous jouions au croquet où ma mère était

championne. Ces jours-là, elle ne se déguisait pas en pauvre comme lorsque nous étions seuls. Elle portait une ravissante robe bleue, dite d'intérieur, bordée de petites boules de bois recouvertes du même satin que la robe.

Elle se livrait souvent à des farces : pour effrayer Berthe elle s'affublait en cambrioleur, et pour la gêner, se travestissait en tante Madeleine arrivant de Strasbourg. Berthe se prêtait aussi à ces plaisanteries : par exemple, elle se laissait attacher sur un paillason et dévalait sur le dos l'escalier devenu toboggan, ou encore, ligotée sur une charrette suisse, se laissait emmener ainsi jusqu'à la gare.

Dans ses farces, ma mère n'apportait aucune mesure. Tout y passait : les fantômes, la pluie dans la chambre de Berthe à l'aide de tuyaux d'arrosage; son linge blanc, qu'elle avait étendu après la lessive dans le potager, teint en jaune. La pauvre Berthe tremblait, hurlait, pleurait, et on riait, on riait! Et Berthe disait : « Que va-t-elle faire encore? c'est la dernière fois que je viens »; puis elle revenait et attendait et espérait.

Petite, maigre, presque laide, fripée avec de bons yeux tendres, elle adorait ma mère qui était son contraire. Ma mère lui donnait des robes, des chapeaux, des sacs, des ceintures, des bijoux de pacotille. Je crois qu'elle l'aimait aussi tendrement, mais s'amusait d'elle comme d'un jouet. Son jeu parfois ne manquait pas de cruauté : une de ses farces alla jusqu'à maquiller son fils Robert en mort. Elle l'avait étendu sur le lit de Berthe, une bouteille de faux poison sur la table de nuit.

Ces exemples me furent néfastes. Moi aussi, j'ai voulu faire « ma » farce. Un après-midi où je m'étais introduit dans la chambre de ma tante, je trouvai ses bijoux. Je les pris, j'allai sous la tonnelle et à coups de marteau je fis voler en éclats toutes les pierres, toutes les perles; puis je remis les montures aplaties à la place où je les avais trouvées. On crut à de la méchanceté, à une vengeance, et même bien des années après quand, homme, je racontais cette histoire devant ma mère, jamais elle n'a admis que je ne voulais faire qu'une farce.

Bientôt, nous quittions le Vésinet pour Chatou. Nous nous appelions Morel. Ma mère, interrogée, me dit que mon père devait nous rechercher, et qu'il fallait nous cacher. Changer de nom, d'endroit, m'exaltait. Je ne regrettai guère la tourelle, le bassin. Et puis, on me mettait demi-pensionnaire à Saint-Germain dans le collège de mon frère. Je devenais un grand.

La maison de Chatou était moins laide, mais sans cachet particulier; carrée, d'un faux style Louis XIII, entourée d'un jardin. L'intérieur était composé d'un salon, d'une salle à manger où l'on se tenait le plus souvent. Cuisine, petit bureau. Au premier, la chambre de ma grand-mère au débouché de l'escalier; à côté, celle de ma mère, invariablement bleue. La salle de bains en face, puis la chambre de ma tante. Au second,

une chambre pour mon frère et pour moi. (Nous couchions à présent dans le même lit.) Deux greniers, un petit et un grand. Les mêmes meubles, les mêmes tentures que dans la maison précédente; les mêmes départs le matin, les mêmes retours avec les mêmes angoisses.

Nous étions deux de plus : un chat noir et une chienne louve, Kargay. Ma mère était sévère, mais juste.

Nous ne pouvions savoir qui de mon frère et moi elle aimait le plus.

Elle nous enseignait à vaincre la peur. Nous étions en effet tous les deux peureux, Henri et moi. Je tremblais de descendre à la cave. Il m'arrivait de hurler de peur lorsque le grenier, près de notre chambre, grinçait. Avant de nous coucher, nous regardions sous le lit, dans les armoires, de crainte d'y trouver quelqu'un caché.

Ma mère nous enseigna aussi la justice et le courage : à ne pas gémir d'une blessure, à ne pas broncher sous un traitement même atroce, par exemple l'application des cataplasmes qu'elle administrait à nos bronchites. Enfin à ne pas dénoncer, à nous laisser punir par erreur sans révéler le vrai coupable. Alors, elle nous récompensait. Il m'est arrivé d'en profiter d'une façon indigne : lorsque j'étais puni au collège, j'affirmais que c'était à la place d'un camarade. Ce mensonge n'était pas toujours cru, mais ma mère faisait semblant de le croire. Je n'y avais pas recours souvent; je le réservais pour des cas graves. Elle nous apprit encore la solidarité dans le malheur. Si elle privait mon frère de dessert, je devais lui donner la moitié du mien, et inversement.

Sans peur, sans bassesses visibles, sans crainte de la douleur, j'étais un chef de bande rêvé. Je le devins au collège. Un vrai petit monstre à visage d'ange. Je mentais, je volais. Je volais tout ce que je pouvais voler, partout. Dans les poches, les cartables, les bureaux, aux vestiaires. Même dans les sacs de grand-mère ou de ma tante. Jamais dans ceux de ma mère. Je volais la plupart du temps des objets inutiles que je jetais pour éviter d'être interrogé chez moi.

Une fois, après avoir volé une boîte de peinture, inutile puisque je ne peignais pas, je me suis mis à peindre.

J'organisais des bandes dont j'étais le chef. Je payais mes mercenaires en réglisse, en roudoudou et autres articles que l'on achetait chez le concierge du collège. J'y dépensais des sommes folles que j'avais surtout puisées dans le sac de ma tante, un sac en toile noire, la plupart du temps accroché au portemanteau qui précédait la salle à manger. En passant, je plongeais mon bras dans le sac et je prenais un billet. Je ne savais jamais d'avance ce que j'allais tirer. C'était une loterie, en quelque sorte. Hélas! lorsqu'il n'y avait que peu de billets, ma tante s'en apercevait. Dans la crainte que le voleur n'ait été mon frère, elle ne disait rien. Henri était devenu son favori, comme moi celui de ma grand-mère. Ma tante se contentait de cacher son sac. Nous le trouvions toujours,

je dis « nous », car je sus qu'Henri opérait de la même manière. Ne sachant plus où le cacher, ma tante le mit un jour dans le fourneau de la cuisine; elle l'oublia et fit brûler son sac avec l'argent.

Ma tante était la « riche de la famille », grand-mère, la pauvre. Rentière, ma tante travaillait à la maison comme une domestique.

Ma mère apportait de l'argent qui provenait de ses « affaires ». A nos vêtements, à nos jouets, aux robes, aux fourrures, aux bijoux de ma mère, nous avions l'air de ne manquer de rien. Pourtant, jamais de serviteurs, jamais de visites, sauf les vieux amis dont j'ai déjà parlé.

Mes notes du collège étaient mauvaises. On me retira de Saint-Germain pour me mettre à Condorcet. Je prenais tous les jours le train pour Paris. J'y rencontrai mon troisième amour. Je m'aperçois que j'ai négligé de parler du second. Le premier avait été Fernande, le second fut la fille du gardien de l'usine à gaz qui n'était pas loin de notre maison du Vésinet. Elle était de deux ans plus âgée que moi et s'appelait Carmen.

Mon troisième amour – celui du train – s'appelait aussi Carmen. J'avais douze ans, elle en avait quinze. J'étais du genre amoureux timide et transi. Je n'osais que me serrer contre elle grâce aux trop nombreux voyageurs, la raccompagner ou lui écrire des mots que je glissais dans son sac. Un jour, la police sonna à notre porte. Carmen avait été arrêtée sur le boulevard de Clichy. Ils cherchaient son souteneur, avaient trouvé une lettre de moi avec mon adresse. Ils venaient m'arrêter. On me montra. Je crois qu'ils doivent en rire encore!

A Condorcet, cela n'alla pas mieux. J'avais eu la géniale idée de présenter deux carnets de notes, l'un avec les notes véritables, c'est-à-dire très mauvaises que je signais à la place de mes parents, l'autre avec des notes allant de 18 à 20 que je signais à la place des professeurs et que je donnais à ma mère.

Tout alla bien jusqu'au jour où je fus consigné pour mauvais travail. Ma mère indignée décida de faire un scandale.

Ne pouvant plus entrer dans un lycée puisque j'étais renvoyé de Condorcet, mon faux oncle Jacques de Balensi fit un certificat selon lequel il était mon précepteur et affirmait que jamais de ma vie je n'avais fréquenté une école!

Ainsi entrai-je à Janson de Sailly, comme pensionnaire pour me punir. C'était en réalité une récompense tant ce certificat plaisait à mon orgueil.

Ma seule tristesse était de ne voir ma mère que le jeudi et le dimanche. J'avais treize ans. Très en retard dans mes études, j'entrai en sixième où, pour la première fois, on a plusieurs professeurs. Le premier jour, à chacun d'eux je me présentai sous un nom différent. Bien entendu, on s'en aperçut très vite. Je fus puni, mais je devins un héros pour les camarades qui flattaient le cancre et le chahuteur. Ce milieu de Janson, fils de riches, quel danger pour ma mythomanie et mes impostures!

Mon frère, lui, était resté au collège de Saint-Germain. Impossible donc de contrôler mes mensonges : mes parents devenaient très riches, apparentés aux Cassagnac afin de paraître de descendance noble; nous possédions quatre châteaux, dix voitures, de nombreux serviteurs. Une fois, ma mère, qui venait me chercher tous les jeudis, téléphona au proviseur qu'elle ne viendrait pas. Elle avait eu un accident de taxi. Le proviseur vint m'en avertir en pleine classe; il parla de « voiture ». Cela confirmait d'un coup mes histoires, mes Hispano, mes Delage, mes Delahaye, mes Voisin.

Aucune inquiétude pour ma mère. La mère de Dieu : invulnérable. J'inventais encore qu'elle était actrice. On me demandait : « Où jouette-elle? » Je répondais : « A la Comédie-Française. » Je ne connaissais aucun acteur de ce théâtre et pensais que mes camarades étaient dans mon cas.

Mes professeurs et les surveillants m'aimaient bien et ne demandaient qu'à me prendre pour leur favori. « Chouchou du professeur », j'étais perdu auprès de mes camarades. Il me fallait donc chahuter comme un forcené pour décourager leur sympathie.

Un jour, je me suis confié au professeur de français qui m'avait interrogé avec une gentillesse que j'ai prise pour de l'amitié. Je lui avouai que je voulais être acteur de cinéma. Le lendemain, en pleine classe, il m'apostrophe : « Monsieur Marais, en attendant d'être une étoile... » Je me lève, je sors sans un mot. De l'année entière, je n'ai remis les pieds dans sa classe.

Je passais l'heure de français à jouer à cache-cache avec le surveillant général. J'avais inventé un jeu. Pour quelques-uns de ma bande, ce jeu consistait à se faire mettre à la porte d'une classe et, tous ensemble, à fuir le surveillant général qui avait consigne de ne laisser traîner aucun élève dans les couloirs. Les renvoyés des classes devaient aller en permanence, ou aligner des lignes comme les jours de colle. On lui criait de loin « Hou! hou! », pour l'attirer et on se dispersait dans les escaliers, les dortoirs ou les WC où nous fumions des cigarettes de toutes les couleurs. Je ne redoutais que la consigne du jeudi ou du dimanche qui me privait de ma mère.

Un jeudi, mon faux oncle vint me chercher à sa place. « Ta mère est en voyage, elle ne veut pas que tu sois privé de cinéma, je la remplace », me dit-il. Le cinéma! J'aimais le cinéma, mais avec ma mère à mes côtés – ma mère dont je tenais la main dans le noir.

– Elle ne m'a pas parlé de ce voyage.

– Ta mère l'ignorait encore hier; elle ne restera pas longtemps absente.

– Où est-elle?

– A Beausoleil, dans le Midi de la France.

J'avais de la peine. Un chagrin que je refusais de laisser voir à Jacques. Elle ne m'avait pas prévenu. La première fois qu'elle manquait à sa parole. Ma mère m'adorait, nous adorait, mon frère et moi. Quel motif l'avait obligée de partir? Je ne connaissais aucun parent, excepté mes bonnes vieilles.

– C'est pour affaires,... oui, pour affaires.

– Mais qu'est-ce qu'elle fait, maman? Elle ne me l'a jamais dit exactement.

– Des affaires : elle est courtière en fourrures.

Jacques m'emmena au cinéma, puis m'offrit à goûter et me ramena à Janson.

Il avait été merveilleux, plus tendre encore qu'un père ne l'eût été. Au lycée, pas un mot de ma mère. Le samedi soir, tante Joséphine vint me chercher. (Je devais dire quelques jours plus tard que c'était ma bonne, car je trouvais cette gentille aïeule trop peu représentative.) Je m'étais à peu près bien conduit pour ne pas être collé au cas où ma mère serait de retour. Pas de lettre à la maison!

On me permit de lui écrire, ma tante se chargerait de mettre la lettre à la poste.

Ce dimanche n'avait plus de sens. J'étais seul, perdu. Je repartis pour Janson le cœur serré. Ma conduite fut exemplaire tant j'avais peur d'être collé le jeudi ou le dimanche où ma mère serait là.

C'est Jacques qui revint me chercher le jeudi suivant.

– Tu as des nouvelles de maman?

– Oui, elle va bien, malgré un petit accident à sa main qui est dans le plâtre. Elle ne peut pas écrire.

Il me prit la tête pour m'embrasser tendrement. Je lui étais reconnaissant de sa bonté et participai à sa peine d'être lui aussi privé de ma mère. Après le cinéma, il m'emmena goûter à l'hôtel Terminus de la gare Saint-Lazare, son quartier général. Des amis à lui jouaient aux cartes. Il me présenta : « Le fils de Maryse. » Un nouveau nom de ma mère que je ne connaissais pas!

On me fit fête. On me trouvait beau, « joli comme une fille », dit Jacques. Pour moi, qui voulais jouer le dur à Janson, cette remarque me fit un curieux effet. Je pardonnai parce que tous ces gens parlaient de ma mère avec admiration et qu'on trouvait que je lui ressemblais.

Jacques me reconduisit à Janson avec des cadeaux de toutes sortes : friandises, crayons de couleur, stylo, revolver à amorces, sans compter de l'argent de poche qui me permettrait de rivaliser de générosité avec mes camarades. Je ne puisai plus dans le sac de ma tante qu'une fois par semaine.

Ce soir-là, je ne retrouvai pas les photographies de ma mère. Je fis un scandale. Un camarade, en me tendant les photos, me dit : « C'est

ta mère? je croyais que c'étaient les photos d'une actrice. » – « Elle est actrice, et c'est ma mère. » J'en voulus à ce garçon parce qu'il avait trouvé que ma mère ressemblait à une actrice! Je m'endormis comme toutes les nuits avec ses photos sous le traversin. Je pleurais. J'aimais pleurer pour elle.

Jacques revint me chercher le jeudi suivant. Pearl White n'était plus à l'affiche. Il m'emmena au cinéma de la Madeleine voir *Ben Hur*. Je découvris Ramon Novarro que je n'ai plus cessé d'aimer à tel point que j'en ai voulu à Charles Huston de l'avoir remplacé, trente ans après. Pendant le film, Jacques me regarda souvent. Il disait lire sur mon visage toutes les péripéties du film. Le premier film sonore que je voyais. J'en étais ébloui. Jacques me dit que bientôt les films seraient parlants. J'en fus désespéré et priai le ciel pour que cela ne fût pas. Je voulais être acteur de cinéma muet. Et tout ce qu'on nous apprenait au lycée me paraissait inutile pour le devenir, excepté la gymnastique et la récitation.

Nous fûmes ensuite, comme d'habitude, à l'hôtel Terminus. Mais avant de goûter, il devait aller chercher des papiers qu'il avait laissés dans sa chambre. Je l'accompagnai. Dans la chambre, il m'embrassa sur le front et me fit asseoir sur le lit. Il ne chercha rien dans sa chambre, resta debout devant moi, calme, silencieux, détendu. Il me regardait avec un demi-sourire. Sa main, en me faisant asseoir, n'avait pas quitté la mienne. Je le regardai sans comprendre. Mes yeux interrogeaient les siens; il m'embrassa les cheveux. Je pensai qu'il avait quelque chose de grave à me dire. Il ne pouvait s'agir que de ma mère. Sa tête restait dans mes cheveux, ma main toujours dans la sienne. C'était interminable, insupportable. Son bras se replia doucement et ma main dirigée par la sienne le toucha. Sa main continuait de diriger la mienne pour le caresser. Il me regardait à présent et lisait dans mes yeux l'absence de toute crainte. J'étais seulement étonné et curieux. Il lâcha ma main quelques instants pour la reprendre. Il n'avait presque plus à la conduire lorsqu'elle fut soudainement inondée.

Il m'embrassa sur la joue comme il le faisait habituellement, me donna une tape amicale, alla dans la salle de bains et revint avec une serviette m'essuyer la main que je tenais tendue d'un air embarrassé.

Il m'embrassa de nouveau. « Tu ne diras rien à ta mère ni à personne? » Je ne répondis pas.

De retour à Janson ce soir-là, je n'ai pas embrassé la photo de ma mère. Je ne pleurai pas non plus sous mes couvertures.